

Pirates

« M. le marquis de Ferrolle, qui y est gouverneur, nous écrit qu'il y avait dans son gouvernement [la Guyane] toute sûreté pour nous, et que nous n'y serions inquiétés en quoi que ce soit. »

(Le Journal du pilote Charles)

Hardis internautes, ce n'est pas des pirates modernes dont vous redoutez les incursions que le Témoin gaulois souhaite vous entretenir. Il n'a rien à dire à ce sujet, sinon de vous garder comme de la peste des logiciels qui prétendent vous protéger et ne font que fouiner dans votre disque dur et utiliser votre machine à des fins rentables pour eux seuls. Il voudrait, *hic et nunc*, en vous rendant compte de la lecture de *L'Enfer de la Flibuste*¹, vous dire ce qu'il a appris de ces personnages très hauts en couleur que la littérature, le cinéma, la B.D. et une certaine historiographie ont auréolés de romantisme et qui ont fait rêver tant de bambins.



L'ouvrage en question résulte d'une histoire assez curieuse. En 2016, Olivier Frantz, directeur des éditions *Anacharsis*, publiait sous ce titre un dossier trouvé à la Bibliothèque nationale et constitué par le « contremaître » (troisième officier) Étienne Massertie, pour appuyer son admission dans la marine royale, en vue d'une expédition visant les colonies espagnoles d'Amérique. Pour faire valoir son expérience et celle de ses compagnons, il présentait deux journaux de bord et son propre récit d'une

1 *L'Enfer de la flibuste. Pirates français dans la mer du Sud*, édité par Frantz Olivier et Raynald Laprise, collection Famagouste, Anacharsis, 478 p., 2021

expédition de quatre-vingts aventuriers partis en 1686 de La Rochelle pour Saint-Domingue d'où ils entreprirent d'écumer à leur compte les Caraïbes et, passant les uns par le détroit de Magellan et les autres, à pied, par l'isthme de Panama, pour se rejoindre ensuite, les côtes de la Nouvelle Espagne² – « Chily », Amérique centrale, Mexique et « île » de Californie – se réfugiant quand ils sont pris en chasse dans l'archipel des Galápagos, à 1100 kilomètres des côtes de l'Équateur ; une dizaine d'hommes, ayant fait sécession, gagnèrent même les Philippines et le Siam sur une grande barque à la recherche du « galion de Manille »³. Étienne Massertie et ses compagnons du moment ne retourneront à La Rochelle, d'où il expédiera⁴ son dossier de candidature, qu'en 1694. L'intérêt historique de cette publication, qui donnait à lire directement le témoignage de pirates, était évident. Toutefois il ne s'agissait que de documents administratifs qui ne révélaient, pour reprendre la métaphore choisie par l'éditeur, que le squelette. Pour des raisons évidentes, Massertie passait sous silence ou édulcorait certains épisodes, et il manquait à son récit « *les sons, les odeurs, les goûts, les couleurs* ». Or, le livre à peine publié, l'archiviste Raynald Laprise retrouvait, en 2017, un autre témoignage sur cette équipée : il s'agit de celui du pilote (c'était le second officier dans la hiérarchie instable des flibustiers) Charles, recueilli dans des circonstances mal connues dans une longue lettre du père de la Mousse, jésuite qui se consacrait sans

2 La Nouvelle Espagne englobait aussi l'Arizona, le Nouveau-Mexique et le Texas actuels, la Louisiane, la Floride, les Caraïbes (Cuba, Saint-Domingue, Puerto-Rico, etc.) et les Philippines.

3 Voir l'article que [Wikipédia](#) lui consacre.

4 Avec succès. Massertie devait commander l'une des trois frégates. Las, l'expédition fut pitoyable, mais elle se fit sans lui : comme « *l'un des trois joveux* » de la fable, il « *Se noya dès le port allant à l'Amérique* », ou plutôt à la veille d'y retourner, entre Blaye et Bordeaux, en 1695. Voir [R. Laprise](#).

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

grand succès à la conversion des Indiens, et qui mêle ses propres observations aux souvenirs (écrits ou oraux ?) du pirate, ce qui entraîna l'actuelle édition « augmentée » de 2021, qui confronte ces deux témoignages aux archives espagnoles et à de nombreuses autres sources dans un montage savant qui représente, avec l'appareil critique, un travail considérable, dont on peut retirer une image assez précise du monde de la flibuste.

Comme on pouvait s'y attendre, on découvre des équipages composites et souvent renouvelés : le gouverneur de Plaisance à Terre-Neuve note que celui qui nous intéresse était composé de « *gens de toutes nations* ». En fait, le capitaine était Hollandais, la majeure partie des matelots, Français, et s'y ajoutèrent des Noirs et Indiens esclaves ou libres. Leur principale motivation était évidemment de faire rapidement fortune. Des obstacles nombreux se dressaient sur leur chemin : le péril de la mer, les hasards des rencontres et des combats, bien sûr, mais aussi le scorbut qui décimait périodiquement leurs rangs : dans les périodes difficiles, qui sont fréquentes, ils n'ont pour toute nourriture que de la viande « sans pain » et ils se passent ordinairement de fruits et de légumes frais, en un temps où les vertus de la choucroute n'ont pas encore été reconnues, ni d'ailleurs la nature du scorbut, qui passe alors pour une maladie contagieuse. Aussi voit-on parfois l'équipage abandonner quelques-uns des siens sur la côte avec quelques provisions : la plupart sont morts quand on repasse les chercher. Le jeu est un autre fléau, qui ruine la plupart mais peut enrichir quelques-uns. Aussi, parmi les rescapés qui trouvent refuge à Cayenne à la fin de cette équipée, figurent quelques hommes riches qui finiront leurs jours en bons bourgeois de Guyane, où ils se marieront et feront souche, mais la plupart repartiront et poursuivront leur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

carrière criminelle. Toutefois, les auteurs notent qu'au XVIII^e siècle, pirate et corsaire sont à peu près synonymes : le roi, en temps de guerre, n'hésite pas à prendre les premiers à son service et, quand ils travaillent à leur compte, à percevoir le dixième de leurs gains, pourvu qu'ils aient été volés à une autre nation, quand ils décident de revenir au bercail.

L'activité des pirates est plus diversifiée qu'on l'imagine d'ordinaire. L'attaque des navires de commerce, qu'ils prennent en chasse en haute mer quand ils ne sont pas escortés, et qui n'ont guère de moyens de défense, le roi d'Espagne interdisant aux marchands de les armer de canons, figure au premier rang : on transborde leurs marchandises ou on les rançonne ou, si le navire intercepté est de meilleure qualité que celui des assaillants, on procède à un échange. On les enlève aussi dans les ports rudimentaires des colonies, et on exige une rançon ; quelquefois, après l'avoir reçue, on garde la prise... Mais les forbans s'en prennent aussi volontiers aux « villes » côtières de ce gigantesque empire où les colons sont peu nombreux et dont les mailles sont fort lâches. La navigation est incertaine sur ces côtes mal connues et, bien qu'ils disposent de cartes rudimentaires, nos héros se trompent souvent sur leur position, ou ignorent où ils se trouvent, se croyant par exemple « *à trois ou quatre lieues* » d'une ville distante de 300 kilomètres ! Mais quand ils repèrent des ports qui servent de débouchés aux produits des mines, ils n'hésitent pas à tenter des coups de mains contre des bourgades de l'intérieur pourvu qu'ils les sachent mal défendues. Ainsi fêteront-ils la Noël 1786 en occupant Acapunto (qu'ils nomment « Caponet »), à 30 kilomètre de la côte, le temps de piller les plus riches maisons, le couvent et l'église et de repartir avec des otages, dont ils mettront des mois à négocier la rançon avec des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

Espagnols qui méprisent ces voleurs et ont pour consigne de ne rien payer. Affamés sur l'île où ils se sont retirés, ils repartiront en se contentant du peu qu'on voudra bien leur accorder, non sans avoir coupé le nez et les oreilles du père Enriquez, qui les a longtemps bernés. Bien entendu, ils sont coutumiers du viol des captives. Pourtant, ce sont de bons chrétiens, qui demandent au curé de vider les vases sacrés avant de s'en emparer, et font dire des messes pour l'âme de leurs camarades ou pour eux-mêmes. Mais ils sont à l'occasion d'une extrême cruauté. Qu'on en juge par la manière dont ils s'approvisionnent en viande : à cheval et armés d'un croissant (faucille munie d'un long manche) ils « arrêtent » un bœuf en lui coupant le jarret, prélèvent sur la bête un quartier de viande qu'ils percent pour se le passer autour du cou, et s'enfuient.

Que reste-t-il de leur légende après cette lecture ? Le trésor des pirates qui, afin de ne pas les livrer aux hasards de la navigation, cachent souvent dans des îles le produit de leurs prises, de préférence dans des grottes qui ne sont accessibles que du haut des falaises, pour des hommes encordés. Et la poésie d'une époque où un naufrage sur la Terre de Feu n'est pas irréparable : il suffit à de bons bricoleurs de fabriquer les outils nécessaires et les clous et de récupérer les débris de leur bateau pour en construire un autre plus petit : « *E va la nave !* »

Mardi 18 janvier 2022